

véritable roi du festin ; mangeant comme quatre et buvant comme six, il trouvait encore moyen d'égayer l'assistance. Il avait retenu, pendant ses longues pégrinations, quelques bribes de toutes les langues et savait adresser à chaque convive de joyeuses facéties dans son idiome. Toutefois, il prenait soin que les rires ne pussent être entendus du dehors et réprimait promptement tout éclat de gaieté trop bruyante.

Bientôt, les provisions eurent disparu et les bouteilles furent vides. Le vicomte demanda encore qu'un petit verre de vieux rhum fût versé à la ronde, et peut-être en imposant cette libéralité à Brissot, avait-il plutôt le désir de régaler les pauvres commis, que de les rendre aptes à une défense désespérée ; car le repas fini, il dit tout à coup :

« A présent, gentlemen, il vous est permis de vous coucher sous vos comptoirs, et de faire un somme jusqu'à ce qu'on vous appelle. Seulement placez vos armes à portée de votre main, et tâchez de les retrouver aussitôt qu'elles deviendront nécessaires. »

Ce nouvel ordre étonna fort les commis et ils regardèrent leur maître comme pour demander s'ils devaient en tenir compte. Brissot, dont un bon repas avait un peu relevé l'énergie, ne put cacher son impatience :

« Ah ça ! monsieur de Martigny, reprit-il, à quoi diable pensez-vous ? Sur votre prière, j'ai gorgé tous ces fainéants des provisions les plus coûteuses et les plus recherchées de mon magasin ; et voilà qu'au moment où je peux avoir le plus besoin d'eux, vous voulez les envoyer dormir ?

— Mais un simple appel suffira pour les éveiller... Ayez confiance en moi, mon cher Brissot, et vous n'aurez pas lieu de le regretter.

— Si du moins vous consentiez à m'expliquer...

— Quand nous serons seuls, je vous dirai tout. »

Les employés, voyant que le patron ne s'opposait plus au désir du vicomte, gagnèrent leurs comptoirs où ils se couchèrent tout vêtus. Un seul ne se hâta pas de profiter de la permission : c'était don Fernandez, le premier commis. Il s'approcha du négociant et lui dit d'un ton mielleux en anglais :

« Si réellement vous redoutez une attaque pour cette nuit, monsieur, ne me permettez-vous pas de veiller avec vous et M. le vicomte ? Quant au dévouement envers mon excellent patron, je prétends ne le céder à personne ! »

Brissot allait répondre, Martigny le prévint.

« Grand merci, señor don Fernandez, dit-il avec vivacité, mais votre dévouement est inutile pour le moment. Le danger dont nous sommes menacés n'est pas celui que vous pensez peut-être... A quoi croyez-vous que nous sommes exposés cette nuit ?

— Mais à quelque attaque de malfaiteurs, je suppose.

— Pas du tout, nous avons seulement à craindre de sauter et d'être envoyés, par le plus court chemin, dans le fin fond des nuages.

— *Demonio !* » répliqua Fernandez en pâlisant et en reculant d'un pas.

Le vicomte ne put se méprendre sur le sincérité de cette terreur.

« Décidément je me trompais, pensa-t-il ; ce garçon-là ne sait rien ; il a pourtant la mine d'un sournois, d'un scélérat même, si je suis aussi bon physionomiste qu'à l'ordinaire. »

Il rassura les commis et le renvoya sous son comptoir comme les autres ; néanmoins don Fernandez n'obéit qu'avec une extrême répugnance et on l'entendit s'agiter longtemps encore après que les autres se furent endormis.

Demeuré seul avec le patron, Martigny lui dit d'un ton résolu :

« A nous deux maintenant, monsieur Brissot ; nous avons quelque chose à faire sans perdre de temps. »

Et il remonta la galerie avec rapidité.

« Mon cher compatriote, demanda Brissot d'une voix tremblante en le suivant, ce que vous avez dit tout à l'heure à Fernandez est-il possible ? Serions-nous vraiment en danger de sauter, ce qui causerait non seulement notre mort à tous, mais encore la perte des marchandises contenues dans mon store et qui ont une valeur immense ?

— Le danger serait réel en effet, répliqua Martigny

en désignant le baril de poudre devant lequel il venait de s'arrêter, si vous ne me donniez un coup de main pour mettre ce mauvais voisin à une autre place. »

Brissot ne se fit pas répéter l'invitation ; tous les deux, unissant leurs efforts, roulèrent le dangereux baril vers le centre du store où se trouvait une espèce de caveau destiné à tenir au frais certaines marchandises. Cette besogne achevée, le vicomte avisa dans un coin un baril de même grandeur et de même apparence.

« Que contient ceci ? demanda-t-il.

— Mais différentes espèces de graines, je crois. »

Martigny s'assura du fait.

« Fort bien, reprit-il ; cette pacifique denrée n'est pas de nature très inflammable, c'est ce qu'il nous faut. »

Ils roulèrent le baril de graines vers la cloison et le dressèrent exactement à la place et dans la position où était précédemment le baril de poudre.

« Là, dit le vicomte gaiement, cette fois je puis répondre que nous ne sauterons pas, à moins que la graine de navet et de moutarde n'ait des propriétés détonnantes tout à fait inconnues des savants... Mais ce n'est pas tout, il faut empêcher le brigand qui veut faire une omelette du store et de ses habitants et de revenir à la charge... Vous allez voir.

Il prit son fusil, s'assura que les deux coups étaient bien chargés ; puis s'emparant d'une échelle double qui servait pour atteindre les marchandises sur les rayons élevés, il l'établit en face du baril. Alors il appuya son fusil sur deux barreaux parallèles de l'échelle, visa un point du mur un peu au-dessus du tonneau de graines et fixa l'arme dans cette direction avec des cordes solides. Tout en travaillant il demandait au négociant :

« Quelle épaisseur ont les planches de la cloison ?

— Pas plus d'un pouce et elles sont d'un bois léger qui ne présente pas une grande résistance.

— A la bonne heure. Les balles coniques de mon fusil traversent à trente pas une planche de chêne de deux pouces d'épaisseur, avec autant de facilité qu'une feuille de papier... Bien, voilà notre batterie prête ; les sapeurs ennemis n'ont qu'à venir, nous leur donnerons la monnaie de leur pièce... Maintenant éteignons cette bougie dont la lumière pourrait être aperçue du dehors et attendons l'événement. »

Deux sièges furent placés au pied de l'échelle, l'un pour Brissot, l'autre pour Martigny. Le vicomte s'assura qu'il retrouverait aisément dans l'obscurité la crosse du fusil braqué sur la cloison et qu'il pourrait se procurer instantanément de la lumière en cas de besoin. Ces dispositions prises, les deux amis s'assirent côte à côte et la bougie ayant été soufflée ils demeurèrent dans une obscurité complète.

Alors le négociant, qui, depuis plusieurs heures, grillait d'impatience de savoir la vérité, se pencha vers le vicomte et lui demanda de nouveau l'explication de sa conduite. Martigny, d'une voix qui ne s'élevait guère au-dessus d'un faible chuchotement, se mit à raconter comment il avait reconnu le matin dans l'acheteur de poudre un des Mexicains ennemis de Brissot, comment les allures de cet homme lui avaient paru suspectes, et comment enfin après l'avoir guetté dans la ruelle voisine, il avait fini par découvrir sur la cloison, précisément à la place qui correspondait au baril de poudre, des indications annonçant les intentions les plus criminelles.

« Quoi ! interrompit Brissot, est-ce donc sur de si faibles indices que vous m'avez causé cette terrible frayeur ?

— Dans mes voyages à travers la prairie américaine, répliqua tranquillement le vicomte, je me suis habitué aux ruses diaboliques des Peaux-Rouges ; et les coureurs des bois n'auraient pas eu besoin de tant d'indices pour éventer un complot. Mais je ne m'en suis pas encore tenu là ; aujourd'hui, après vous avoir quitté, je me suis rendu, en prenant mille précautions, au claim des Mexicains pour m'assurer si je ne retrouverais pas notre finaud d'acheteur de poudre. En effet, je l'ai vu qui causait chaleureusement avec les autres et semblait leur rendre compte de sa démarche. A la suite de cette conversation, ils ont quitté

leur travail et sont entrés dans un cabaret voisin où sans doute ils se préparent, en buvant des liqueurs fortes, à l'expédition projetée.

— Mais à supposer que vous ayez deviné juste quant aux projets de ces méchantes gens, d'où vous vient la croyance que le complot éclatera cette nuit ?

— La chose est évidente ; d'ici à demain, vous pourriez changer les dispositions du magasin, déplacer le baril de poudre, que sais-je ? Ces coquins se croient sûrs de réussir, ils n'attendent pas davantage ; avant le retour du jour, vous verrez si je me suis trompé. »

Brissot ne répondit rien ; il réfléchissait, et ses réflexions, nous devons en convenir, n'étaient pas favorables à Martigny. Défiant par nature, il songeait que ce compatriote, qui se posait ainsi comme son défenseur contre des ennemis peut-être imaginaires, n'était en réalité lui-même qu'un aventurier dont le passé demeurait enveloppé de nuages. A la vérité, Martigny avait une immense mérite aux yeux du négociant, c'était la possession du fameux diamant de douze mille dollars ; mais ce diamant, lui, Brissot, ne l'avait jamais vu ; Martigny le tenait obstinément caché et semblait même éviter d'en parler. Peut-être les dames, crédules et ignorantes en pareille matière, s'étaient-elles laissé tromper par les supercheries d'un intrigant qui avait voulu surprendre leur confiance. Plus il méditait sur tout cela, plus il se sentait disposé à juger mal son trop obligeant défenseur. Le silence et l'obscurité aidant, il en vint peu à peu à se persuader que le seul ennemi qu'il eût à craindre en réalité, c'était Martigny, et à tout hasard il se tenait en garde contre une trahison possible.

Le vicomte ne paraissait pas se douter de ces soupçons outrageants. Il avait allumé un cigare et fumait, en cachant avec sa main l'étincelle lumineuse qui eût pu être aperçue du dehors par une fente. Seulement, comme la patience n'était pas sa vertu favorite, il s'agitait parfois sur sa chaise en étouffant un juron.

Plusieurs heures se passèrent ainsi. Un profond silence régnait maintenant dans la ville, et, n'eussent été quelques chants d'ivrogne attardé, quelques aboiements de chiens, ou même des coups de fusil tirés isolément, à longs intervalles, on eût dit que tout était endormi dans la colonie des chercheurs d'or. D'autre part, l'intérieur du store était plongé dans de profondes ténèbres ; le cigare de Martigny avait fini par s'éteindre, et les ronflements sonores qui partaient de tous les coins permettaient de croire que les sentinelles avaient elles-mêmes cédé au sommeil.

Enfin un bruit léger, qui se faisait du côté de la cloison, attira l'attention de Martigny. Le vicomte, après avoir écouté un moment, se pencha vers Brissot et lui dit très-bas :

« Entendez-vous, là près du baril ?

— Bah ! c'est un rat sans doute, répliqua Brissot de même ; la colonie est infestée de ces maudits animaux.

— C'est une tarière au moyen de laquelle on perce la cloison. »

Le négociant prêta de nouveau l'oreille et reconnut en effet le craquement des fibres du bois sous l'action d'une vrille ou d'une tarière. On s'arrêtait par moment, de peur sans doute que la continuité du bruit ne donnât l'alarme. Alors Martigny et Brissot distinguaient un frôlement léger derrière les planches, et même des sons vagues qui semblaient provenir de voix humaines.

Après diverses interruptions, la tarière continua son office, et enfin un corps métallique vint frapper le pied du baril.

« La cloison est percée, murmura le vicomte ; maintenant c'est au tonneau lui-même qu'on va s'en prendre. »

Il disait vrai ; bientôt la tarière se remit en jeu, et cette fois elle entamait les douves du baril. Elle les eût bientôt traversées à leur tour, et, quand on la retira, les graines commencèrent à tomber sur le sol.

« Je gagerais, dit Martigny gaiement, que les imbéciles prennent ces graines de navets pour de la poudre à canon, et qu'ils se félicitent déjà du succès de leur entreprise... Eh bien ! monsieur Brissot, êtes-vous suffisamment convaincu, maintenant, et faut-il enfin donner une leçon à ces coquins ?

ELIE BERTHET

(A suivre)